

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un petit miracle d'écriture

Une femme à la fenêtre de Bianca Zagolin, Paris, Robert Laffont, 1988, 201 p.

Jean Marcel

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38774ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcel, J. (1988). Compte rendu de [Un petit miracle d'écriture / *Une femme à la fenêtre* de Bianca Zagolin, Paris, Robert Laffont, 1988, 201 p.] *Lettres québécoises*, (52), 60–60.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

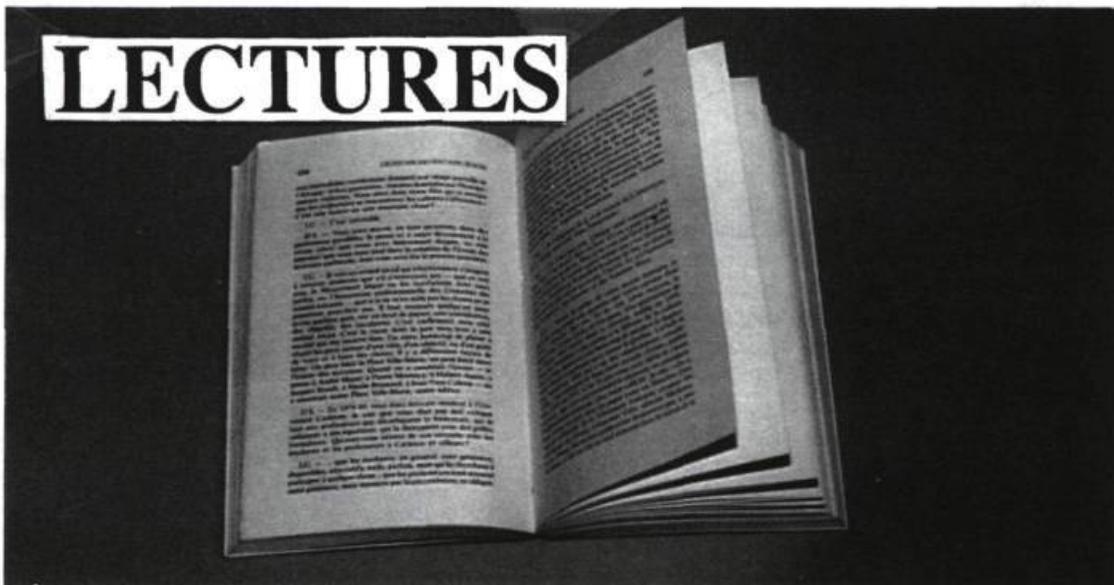
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LECTURES



UN PETIT MIRACLE D'ÉCRITURE

Une femme à la fenêtre de Bianca Zagolin, Paris, Robert Laffont, 1988, 201 p.

Il ne faudrait pas se méprendre : ce récit que nous offre une nouvelle romancière, s'il a pour cadre la chronique d'une immigration d'Italie en Québec, n'est pas pour autant un « roman d'immigration », comme il se met à y en avoir tant à la faveur d'une « nouvelle culture » qui apparaît au sein des communautés les plus vivantes de Montréal.

En réalité, la somptuosité de l'écriture, l'architecture très fine des divers épisodes, l'intensité savamment investie dans une certaine façon de moduler phrases et paragraphes supplient jusqu'à un point le lecteur de tenir le cadre pour une simple « occasion » de faire de ce récit ce qu'il est en vérité et magistralement : une authentique aventure romanesque, c'est-à-dire le déploiement d'une voix assez puissante pour engendrer, à travers mots et merveilles, ses beaux fantômes harmoniques.

Ce qui vient d'être affirmé sur le poids réel qu'il convient d'accorder au cadre du roman autorise à ne point, une fois de plus, une fois de trop, « raconter » le sujet (par ailleurs fort « intéressant »). Seules scintillent, en cours de lecture et longtemps après (à quoi on reconnaît la « réussite » d'un livre), quelques splendeurs qui sont des scènes ou des tableaux, qui sont des personnes en forme de personnages (Aurore, Adalie ou Sébastien — quels noms sonnants!), qui sont des courbures adroites du style, ou encore des bruissements délicats de couleurs ou de passions dévorantes.



Il n'y a rien comme laisser parler le texte et le contexte :

[E]nfermée dans l'étrange demeure de sa pensée, Aurore cultivait cependant le plaisir délicat d'un langage nouveau dont les sons amortis franchissaient parfois les murs de sa maison. La froidure de son premier hiver au pays s'embauma de ces offrandes que lui rapportait l'enfant comme des branches fleuries, elle qui allait cueillir avidement sa vie. Aurore avait peu d'interlocuteurs, mais dans le silence même la parole déployait ses merveilles, devenant univers. (p. 57)

Ou encore, vibrant d'intimité et vaste comme une tragédie, ce passage (entre dix autres) :

Aurore détestait ce rappel du temps que lui transmettaient les engrenages inventés par les hommes pour scander le rythme de sa vie. Sans ces robots sacrés, le temps s'étire mollement et vous transporte dans ses volutes qui s'enroulent sans

jamais se fermer, s'élargissant en une spirale sans fin. (p. 137)

Cela ne ressemble à rien d'autre et s'insère tout à la fois à souhait dans la grande tradition de la meilleure prose française. C'est le temps convenu d'ajouter ici que cette langue nôtre qu'elle manie si superbement, Zagolin l'a apprise sur nos bords après avoir été bercée par le *bel canto* de l'italien, il y a de cela nombre d'années — c'est du moins ce que nous disent les trop courts fragments de biographie de la couverture. L'« accent » de son style en est aussi « québécois » que possible dans la délicatesse de son phrasé (ce qui est dit du Québec est par ailleurs fort émouvant et fin), et aussi peu qu'il est possible, parfois, en raison de cette ampleur du drame tout « antique » que l'auteure déroule devant nous. Le résultat en devient exceptionnellement nouveau dans nos pages, et l'événement est à marquer.

En faut-il davantage pour faire de ce roman une sorte de quête absolue qui a trouvé sa voie? On n'aurait su, en tout cas, raisonnablement en attendre autant d'un « premier roman ». Et pourtant, tout y est de cette simplicité désarmante que n'atteignent habituellement que les bons maîtres du récit. Que sera-ce donc au second roman de Bianca Zagolin? Adalie, au terme de cet itinéraire romanesque, est l'ombre encore grandissante des passions de sa mère Aurore. Il importe d'attendre son avènement comme un enchantement d'ores et déjà promis. *Une femme à la fenêtre* est maintenant, en son genre, une façon de petit miracle. □

Jean Marcel